

Zeitschrift: Pionier : Zeitschrift für die Übermittelungstruppen

Herausgeber: Eidg. Verband der Übermittelungstruppen; Vereinigung Schweiz. Feld-Telegraphen-Offiziere und -Unteroffiziere

Band: 19 (1946)

Heft: 6

Artikel: The Royal Corps of Signals

Autor: [s.n.]

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-562540>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

und wir teilten sie, wohlig zogen wir den Rauch ein. Die Fußschmerzen hatten wieder zugenommen und ich stöhnte leise.

Peter und Heinrich zogen den Mast ein, der den Sturmstößen beinahe zu erliegen drohte.

Ich packte die Kisten zusammen und legte die Decken bereit. Dann verliessen wir den Grat. Die beiden trugen die Lasten hinunter und ich kroch ihnen auf den Decken nach.

Wir brauchten für den halbstündigen Weg beinahe das Dreifache. Denn der Sturm trieb sein Spiel mit uns und ich verschwand beinahe im Schnee, vor Müdigkeit wäre ich liegen geblieben, wenn nicht Peter mich immer wieder herausgerissen hätte. In der Hütte legten wir uns neben Anton nieder, er war noch schwach, doch fieberfrei und bald hatte der Schlaf uns alle vier übermannt.

Das Herdfeuer war längst erloschen und die alte Lampe spukte plötzlich, nach kurzem Aufblackern erlosch sie. Der Freund legte seine kalte Pfeife beiseite und brachte das Licht in Ordnung. Dann gähnte er, streckte sich und kletterte die steile Stiege in den Schlafraum hinauf, ich merkte, dass er fertig war und konnte es nicht begreifen. So rief ich ihn an: «Und

dann?» Er blieb stehen, drehte sich halbwegs um und meinte: «Ja, dann. Nun, am nächsten Morgen kamen sie, holten uns, kochten uns ein rechtes Essen, räumten die Hütte auf und zogen mit uns los. Anton bestand darauf, selbst hinunterzugehen.

Im Tale lachten uns die jungen Kameraden zu und die alten nahmen uns in ihrer Mitte auf und zählten uns nun als volle Soldaten. Anton und ich kamen noch für kurze Zeit ins Krankenzimmer. Seither wusste unser Herr Hauptmann, dass die TL 543 den Kampf nicht so leicht aufgeben würde und setzte uns überall ein. Wir vier sind jedoch in jenen Tagen gute Freunde geworden und wollen es auch immer so halten.»

Er schwieg wieder und stampfte die Stiege ganz hinauf und tastete sich in den Schlafraum. Ich hörte ihn noch hinunterrufen, und dann schalt mich der Feldweibel noch aus, weil die Kolbenplatte rostig war und für ein im Fuchsbau liegengelassenes Kabel bezahlten wir volle 4 Franken.

Als ich ihm ins Heu nachfolgte, schlief er bereits, ruhig kamen seine Atemzüge. Ich blies die alte Lampe aus, sie zischte auf und verklomm. Dann legte ich mich nieder und lauschte dem Nachtwind, der durch die Felsen fegte.

The Royal Corps of Signals

(H. C. S.) Les premières unités du Royal Corps of Signals anglais ont été créées en 1920, dans le dessein de décharger les Royal Engineers (pionniers royaux) d'une partie des responsabilités qu'ils assument en assurant le service de renseignements dans l'armée anglaise.

Depuis lors, ledit service s'est considérablement développé. En 1918, l'effectif d'une section de pionniers royaux du service de renseignements n'était que de 250 officiers, sous-officiers et soldats dans le cadre d'une division; ce chiffre a triplé aujourd'hui. En 1918, une division comptait 12 appareils émetteurs et récepteurs; aujourd'hui, dans une seule division blindée on trouve plus de 1500 de ces appareils. D'autres différences importantes caractérisent également les deux états antérieur et présent.

L'entraînement

Le Royal Corps of Signals a avant tout pour tâche d'assurer la liaison entre le commandement dont il dépend et le prochain poste de commandement subordonné. Quoique très important déjà, le champ d'activité de cette troupe spéciale s'est encore accru. On a créé un service spécial de transmissions chargé d'établir la liaison entre les troupes de terre et l'aviation tactique et stratégique. Il fallut en outre monter des stations d'émission et de réception à l'usage des troupes de pionniers et des différents services: sanitaire, de sauvetage, des renforts, etc. L'installation et la surveillance de toutes les communications par fil et sans fil de la flotte et de l'aviation ont été confiées au Royal Corps of Signals. Le réseau très étendu de ces communications qui de l'Angleterre se dirigeait vers les différents fronts de guerre nécessita un matériel dont l'armée anglaise n'était jusqu'alors que peu ou pas du tout pourvue. D'autre part, le personnel qualifié pour opérer avec les appareils faisait défaut.

Parallèlement à ce travail immense de construction, il fut indispensable d'organiser des centres d'entraînement capable de former en six mois des radiotélégraphistes, télégraphistes, téléphonistes, poseurs de câbles, mécaniciens de lignes et de radio, etc. spécialisés.

Le centre principal d'entraînement du Royal Corps of Signals se trouve dans le Nord de l'Angleterre. L'exposé suivant décrit succinctement l'activité de ce centre au cours de la seconde guerre mondiale. Il est probable qu'il sera maintenu en temps de paix dans son cadre actuel.

A part quelques exceptions, concernant le personnel administratif, les hommes du Royal Corps of Signals se recrutent essentiellement parmi les techniciens. Ils assurent la pleine responsabilité d'un fonctionnement parfait du service des transmissions de l'armée. Les cinq bataillons d'entraînement de la première école de recrues dudit service sont chargés d'instruire les hommes de ces troupes spéciales dont l'armée a de plus en plus besoin. A leur arrivée au centre d'entraînement, les recrues subissent des examens sévères dont les résultats décident de leur incorporation dans l'une des 14 classes suivantes:

- Electrician Signals
- Instrument Mechanic
- Lineman Mechanic
- Operator Wireless and Keyboard
- Operator Keyboard and Line
- Operator Wireless and Line
- Clerk
- Draughtsman
- Driver Operator
- Lineman
- Operator Switchboard
- Despatch Rider
- Driver Mechanic
- Loftman.

Le premier bataillon d'entraînement forme exclusivement des opérateurs pour la transmission par fil et par radio. A la fin de leur cours, ces hommes doivent être en mesure d'utiliser les appareils de transmission avec ou sans fil, et de se servir de tous les types d'appareils de télégraphie et de téléphonie. Ils doivent en outre savoir transmettre une dépêche, verbalement ou par Morse, dans les conditions les plus difficiles et posséder des connaissances techniques suffisantes pour maintenir constamment leurs appareils en état de marche et remédier au besoin à certains petits dérangements. Pendant le cours, les instructeurs attachent beaucoup d'importance à ce que les messages soient transmis de façon sûre et exacte. L'ennemi profite de chaque occasion pour capter un message et une négligence momentanée peut déterminer une catastrophe et avoir des conséquences imprévisibles. La manipulation notamment doit atteindre une grande régularité; on évite ainsi de donner l'éveil à l'ennemi auquel l'irrégularité de jeu pourrait, après un certain temps, donner quelques indices lui permettant de déceler la position d'un corps de troupes. La dernière partie du cours est consacrée à des exercices au moyen de stations mobiles; les participants ont ainsi l'occasion de se familiariser avec les conditions telles qu'elles se présentent sur le champ de bataille. Ces exercices sont avant tout adaptés à la guerre de mouvement.

Le deuxième bataillon d'entraînement est chargé de trois autres cours, où les radiotélégraphistes, télégraphistes et téléphonistes doivent suivre un cours pour télescripteurs qui dure 21 semaines. Ils apprennent à transmettre et à recevoir des dépêches chiffrées et doivent prendre soin des appareils qui leur sont confiés. Ce cours comprend aussi un entraînement de 15 jours dans une station modèle de télescription où l'on envisage, autant que possible, les situations telles qu'elles se présentent en réalité sur le champ de bataille. Les hommes qui ont terminé ce cours avec succès, sont appelés à suivre une période d'instruction spéciale pour radiotélégraphistes et téléphonistes qualifiés. Ils sont ensuite placés comme opérateurs dans les stations les plus importantes disséminées sur tout le territoire de l'empire britannique. Pour ces spécialistes, l'emploi correct du clavier, la lecture rapide et sans faute des télégrammes chiffrés, la réception des messages au casque et leur retransmission instantanée sont des choses qui vont de soi. Dans un autre cours de 16 semaines, les hommes apprennent à monter une grande antenne et à connaître les particularités techniques de l'installation. Les radiotélégraphistes et télégraphistes apprennent, durant 6 semaines, à desservir et à entretenir les deux modèles de tableaux de distribution les plus répandus dans l'armée. A cela s'ajoute la pose d'un réseau de câbles de 300 kilomètres (réduit à quelques kilomètres pour des raisons techniques). L'enseignement comprend aussi l'exécution de dérivations, de couplages, de diversions, etc. Dans ce cours également, on cherche à se rapprocher autant que possible des conditions réelles du temps de guerre.

L'instruction

Bien que les méthodes d'enseignement varient peuvent être d'un cours à l'autre, les instruments s'en tiennent cependant à certaines règles générales établies. L'enseignement est donné par des sous-officiers instructeurs expérimentés, assistés par des officiers spécialistes. Les

participants aux cours sont groupés selon les progrès qu'ils ont faits pendant la semaine. Chaque groupe passe successivement d'une matière à l'autre jusqu'à ce que tout le programme d'étude ait été enseigné. Dans tous les cas, l'élève qui ne satisfait pas aux exigences requises lors des examens hebdomadaires n'avance pas avant de posséder à fond les branches enseignées dans son groupe. Les télégraphistes professionnels, les techniciens, les étudiants des hautes écoles techniques entre autres, qui ont déjà une certaine expérience et des connaissances en matière d'électrotechnique, sont admis directement dans les groupes correspondant à leurs connaissances. Les chefs de certains groupes enseignent au moyen de leurs propres cours, sous la direction des officiers-instructeurs; d'autres se servent de manuels, et cours déjà établis.

Le mode d'enseignement importe peu; on attache plus de valeur à la pratique qu'à la théorie. Le cours dans les ateliers par exemple donne aux élèves l'occasion d'apprendre à manier les outils, à réparer les appareils, à fabriquer et à essayer de nouveaux instruments. Les instructeurs encouragent en particulier le «bricolage» qui doit éveiller et renforcer chez chaque élève l'intérêt pour la matière et lui permettre de faire de petites inventions ou des améliorations. Tous les groupes utilisent à profusion diagrammes et tableaux. Des films sont également à leur disposition: les uns présentent des graphiques sur le fonctionnement de certains appareils, d'autres projettent sur l'écran des scènes de la vie et du travail des pionniers du service des transmissions. Il est incontestable que les hommes tirent eux-mêmes le plus grand profit de ces cours d'instruction. Lorsqu'ils retournent dans la vie civile, des perspectives plus favorables de travail s'offrent à eux. Alors que plusieurs d'entre eux occupaient des emplois de peu d'importance avant d'entrer en service, à leur sortie du camp d'entraînement, ils ont en revanche la possibilité de travailler comme radio- ou électrotechniciens, comme mécaniciens pour automobiles, etc.

Il importe beaucoup à la direction du camp que les participants aux cours améliorent ou inventent certains appareils et outils. Pour encourager et tirer le plus de profit de cet esprit créateur, la direction organise des séances d'information auxquelles participent les instructeurs. Les difficultés qui se présentent, ainsi que les nouvelles idées y font l'objet de discussions, des dessins sont tracés, en un mot, tout concourt au progrès de l'instruction.

La compagnie de cadets du Royal Corps of Signals

L'institution de la compagnie de cadets n'est pas due à la guerre. Cette compagnie faisait déjà partie auparavant du Royal Corps of Signals. Elle est destinée à former des jeunes gens pour le service dans ce corps, tout comme les entreprises et les fabriques forment des apprentis. Les examens d'admission ont lieu au printemps et en automne. Les jeunes gens doivent être âgés de 14 ou 15 ans et s'engager à servir 12 ans dans l'armée, sitôt leur apprentissage terminé dans le Royal Signals, Boys Company. Ceux qui ont réussi leur examen d'admission, commencent en février ou en septembre leur période d'instruction de trois ans. La troisième année, ils choisissent la branche spéciale à laquelle ils appartiendront dans l'armée et qui correspond le mieux à leurs aptitudes. Les uns se spécialisent dans la télé-

graphie, d'autres dans la radio-télégraphie, d'autres encore deviennent opérateurs de téléphone ou de télécriteurs. Tous, quelle que soit leur spécialité, reçoivent un enseignement fondamental en matière d'électro- et de radiotéchnique.

Pendant leur apprentissage, les cadets continuent à suivre régulièrement l'école, car une bonne instruction générale est nécessaire pour qu'ils puissent entrer dans l'armée. 15 % environ de ces jeunes gens reçoivent de l'armée, au terme de leur apprentissage, un certificat spécial qui équivaut à celui de maturité des écoles publiques. Les langues étrangères qu'ils apprennent de préférence sont le français, l'espagnol et l'allemand.

Chaque année scolaire comprend trois périodes d'enseignement, comme c'est le cas dans les instituts privés. A la fin de chaque période, les parents de l'élève reçoivent un rapport sur son travail et ses progrès. Les frais d'écolage sont loin d'être aussi élevés que ceux d'un institut privé. Les élèves sont nourris et logés gratuitement; ils reçoivent un uniforme et, en plus de cela, 10 à 14½ schillings par semaine d'argent de poche. Ils ont droit à deux semaines de vacances à Noël, deux semaines à Pâques et un mois en été.

(L'exposé ci-dessus a pu être composé grâce à l'obligeance du brigadier G. L. Pollard, commandant du camp, et du ministère britannique de la guerre).

Der dänische Staatsrundfunk während der deutschen Besetzung

In der Morgenfrühe des 9. April 1940 drangen die Deutschen in Dänemark ein. Fünf Uhr morgens wurde das Rundfunkhaus, das sich damals in Heibergsgade befand, von den Truppen besetzt. Der Sprecher wurde gezwungen, eine von General Kaupisch unterzeichnete Proklamation an das dänische Volk vor dem Mikrophon zu verlesen. Zur gleichen Zeit waren auch die beiden Stationen von Kopenhagen und Kalundborg besetzt worden.

Den deutschen Soldaten folgten deutsche Zivilpersonen, Mitglieder der Gesandtschaft in Kopenhagen. Sie erklärten, dass sich die Deutschen nicht in die Sendungen des Staatsrundfunks einmischen würden, vorausgesetzt, dass diese der Wehrmacht in keiner Weise schaden. Da dieses Versprechen nicht eingehalten wurde, begann ein andauernder Kampf des Rundfunkrates der Programmkommission und des Generaldirektors des dänischen Rundfunks gegen die deutschen Forderungen.

In erster Linie wurde das Prinzip der Freiheit des Wortes abgeschafft. Eine Zensur überwachte den Inhalt der Sendungen und die im Programm Mitwirkenden. Kurz darauf forderten die deutschen Behörden die Durchgabe von Propagandasendungen zugunsten des Nationalsozialismus. Auf Grund der engen Zusammenarbeit zwischen dem Rundfunkrat, der Programmkommission und dem Generaldirektor konnte jedoch verhindert werden, dass der dänische Rundfunk zu einem ausschliesslichen Propagandaorgan herabsank.

Da der dänische Rundfunk in dieser Beziehung den deutschen Forderungen nicht nachkam, verlangten die deutschen Behörden die Einführung von Sendungen über Deutschland. Die Rundfunkleitung erklärte sich unter der Bedingung hierzu bereit, wenn sich diese Sendungen mit der deutschen Kultur vor der Zeit des Nationalsozialismus befassen können. Ein erster Vortrag dieser Art war unter dem Titel «Der Däne und der Deutsche in der Blütezeit der Literatur» zu hören.

Der Staatsrundfunk war bemüht, diese Sendeart aufrechtzuerhalten, doch drangen die Deutschen auf die Durchgabe von aktuellen Reportagen über Deutschland. Nach einer Auseinandersetzung reiste ein dänischer Reporter nach Deutschland. Da jedoch seine ersten Reportagen über eine «Schule für verheiratete Frauen» als hinterlistig und ironisierend empfunden worden waren, verzichteten die deutschen Behörden auf seine Mitarbeit und verlangten die Ernennung eines andern Reporters für Deutschland. Trotz einer sieben-

bis acht Stunden dauernden, sehr lebhaften Diskussion mit der deutschen Gesandtschaft, weigerte sich der dänische Rundfunk, dieser Forderung nachzukommen.

In der Zwischenzeit bemühte sich die Leitung des dänischen Rundfunks, den Sendungen einen noch stärker betonten nationalen und demokratischen Charakter zu verleihen als früher. Sonderprogramme brachten Nationalfeste mit nationaler Musik; ferner wurde eine grosse Anzahl von Vorträgen über die dänische Demokratie ausgestrahlt.

Von 1941 an verschlimmerte sich der Konflikt zwischen dem dänischen Rundfunk und den deutschen Behörden durch den deutsch-russischen Krieg, da letztere den Rundfunk zur Durchgabe von Vorträgen über die ausländische Politik zwangen, welche von einem dänischen Nationalsozialisten gehalten wurden. Dieser gab außerdem Kommentare über die Fortschritte der deutschen Armeen in Russland. Als die Deutschen Stalingrad belagerten, wurde dieser Sprecher nach Deutschland berufen. Vor seiner Abreise liess er seinen nächsten Vortrag auf Tonträger aufnehmen, der mit folgenden Worten begann: «Stalingrad ist gefallen...» Der dänische Rundfunk hat diese Schallplatte aufbewahrt.

Da sich die dänische Regierung am 29. August 1943 geweigert hatte, den Forderungen der deutschen Behörden mit strengen Massnahmen gegen die im ganzen Land stattfindenden Streiks nachzukommen, gingen die Deutschen unerbittlich gegen die dänische Armee und Flotte, gegen bekannte Persönlichkeiten und gegen den Staatsrundfunk vor. Dem Generaldirektor des dänischen Rundfunks wurde mitgeteilt, dass die deutschen Behörden mit M. Lohmann einen Rundfunkkommissar für Dänemark ernannt hatten, der für sich und sein Personal Bureauräume im neuen Rundfunkhaus verlangte. Der Rundfunkrat wurde seiner Funktion entthoben. In der Folge entschlossen sich der Generaldirektor und das Direktionspersonal zum Rücktritt; doch verstand sie der Rundfunkrat von der Notwendigkeit zu überzeugen, entsprechend der vom Staatspersonal angenommenen Haltung im Amt zu verbleiben.

Nach dem 29. August 1943 nahmen die Sendungen einen ganz neuen Charakter an. Mit der Ernennung eines Rundfunkkommissars unternahmen die Deutschen die Nazifizierung des Rundfunks, wie sie es sich schon seit dem 9. April 1940 gewünscht hatten. Zu diesem Zweck engagierten sie eine gewisse Anzahl von verdächtigen Personen. Die Englisch- und Schwedischkurse wurden verboten, ebenso die Durchgabe von